

Charles Nawawi

Écriture de la psychanalyse

Une fois n'est pas coutume, du moins pour moi, je mettrai en préliminaire de mon propos d'aujourd'hui en regard l'un de l'autre, deux courts extraits d'auteurs que nous avons l'habitude de citer : Lacan et Marguerite Duras.

Celui de Lacan se trouve dans le séminaire *Encore*, celui de Marguerite Duras dans *Écrire*.

D'abord Lacan dans *Encore* :

« S'il m'était permis d'en donner une image, je la prendrais aisément de ce qui, dans la nature, paraît le plus se rapprocher de cette réduction aux dimensions de la surface qu'exige l'écrit, et dont déjà s'émerveillait Spinoza – ce travail de texte qui sort du ventre de l'araignée, sa toile. Fonction vraiment miraculeuse, à voir, de la surface même surgissant d'un point opaque de cet étrange être, se dessiner la trace de ces écrits, où saisir les limites, les points d'impasse, de sans-issues, qui montrent le réel accédant au symbolique¹. »

Et maintenant Marguerite Duras :

« On ne trouve pas la solitude, on la fait. La solitude elle se fait seule. [...] Cette maison – elle parle de celle de Neauphle-le-château –, elle est devenue celle de l'écriture. Mes livres sortent de cette maison². »

De cette maison, Duras en parle comme de son corps. C'était, pour elle, « le lieu de la solitude [...] sans quoi l'écrit ne se produit pas³ ».

¹ J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 86. (Je souligne). Une autre version de ce passage est rédigée ainsi par l'équipe de *Staferla* : « La toile d'araignée, fonction vraiment miraculeuse à voir en quelque sorte s'en supporter déjà, en ce point opaque de cet étrange être, les paraîtres de la surface elle-même, celle qui pour nous, permet le dessin de la trace de ces écrits, et qui sont en fin, le seul point où nous trouvons saisissables ces limites, ces points d'impasse, de « sans-issues » qui – le réel – le font entendre comme s'accédant du symbolique à son point le plus extrême. »

² M. Duras, *Écrire* dans *Œuvres complètes IV*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris Gallimard, 2014, p. 845-846.

³ *Ibid.* p 844.

« On ne peut pas écrire sans la force du corps. Il faut être plus fort que soi pour aborder l'écriture, il faut être plus fort que ce qu'on écrit⁴. »

Écrire la psychanalyse, qui est une expérience de parole est une gageure aussi ancienne que la psychanalyse elle-même. Les multiples usages de Lacan de s'adjoindre la topologie des surfaces, les mathèmes ou les nœuds borroméens montreraient-ils que l'écriture alphabétique ne suffit pas à transmettre ce qui de l'inconscient, d'une cure, émerge de cette parole-là ? Et pourtant Freud en est un contre-exemple ; n'a-t-il pas forgé les concepts de la psychanalyse avec les mots courants de la langue allemande et uniquement avec ceux-là : *Trieb* : pulsion, mais aussi pousse, rejeton ; *Übertragung* : transfert mais aussi transfusion au sens médical ou juridique (cession) ou transmission ; *Verdrängung*, refoulement mais aussi remplacement. Le vocabulaire usuel de la langue allemande n'a-t-il pas suffi à Freud pour écrire les milliers de lettres, et de pages qui ont fondé la théorie psychanalytique ?

Est-ce l'écriture *de* la psychanalyse ou l'écriture du psychanalyste qu'il s'agit de cerner dans sa spécificité ? Est-ce l'écriture nécessaire à écrire la psychanalyse ou celle qui vient de la psychanalyse. Le psychanalyste, que ce soit Freud, Lacan ou quiconque qui soit en place de l'exercer, qu'est-ce qu'il écrit de la psychanalyse ? Une cure, certainement pas dans son intégralité, l'histoire d'une cure, une « vignette clinique » point d'appui d'un propos théorique ? D'où écrit-il ? De sa place d'analyste, je ne le pense pas. D'une place d'auteur, peut-être, au mieux. Lacan ne disait-il pas qu'il est « indispensable que l'analyste soit au moins deux : l'analyste, pour avoir des effets, et l'analyste qui, ces effets, les théorise⁵ ». Mais toute écriture de la psychanalyse n'est pas théorisation. On aura beau faire de notre mieux, au plus près de la lecture que nous faisons de la cure, cette division entre analyste dans l'exercice de sa pratique et analyste auteur de son écrit instaure une distance qui me paraît impossible à abolir.

Et ce n'est pas la seule. À l'écriture manque l'essentiel de cette pratique de parole : la voix, le souffle, cette vibration qui fait passer un mot banal pour un S_1 , bref la phonation. Nulle écriture, sauf peut-être celle de Joyce mais tout le monde n'est pas Joyce, ne transmet cette singularité d'un sujet parlant ; la ponctuation ne suffit pas.

⁴ *Ibid.* p 849.

⁵ J. Lacan, *RSI*, séance du 10 décembre 1974 (inédit).

Ce qui n'est pas le cas pour la science, je parle de la science dure, mathématique ou physique ; la chose est plus simple il n'y a de mathématique sans écriture. La division dont j'ai parlé concernant le psychanalyste n'existe pas pour les mathématiques entre « le théoricien » et celui qui fait « des mathématiques appliquées » car, le mathématicien est celui qui produit les énoncés mathématiques⁶. Même si l'écriture des mathématiques nécessite une écriture spécifique⁷ elles se construisent dans l'acte même de leur écriture. « Le mathématicien produit un texte qui est sa propre réalité : il n'y a rien d'autre que la définition des objets, la cohérence des énoncés et le cheminement déductif qu'il contient⁸. »

L'écriture symbolique que requiert les mathématiques se constitue pour l'essentiel entre la fin du XVI^e siècle, plus précisément entre 1591 avec l'*Isagoge*⁹ de François Viète et le milieu du XVII^e en 1637, avec la Géométrie de Descartes. Un second temps sera nécessaire pour intégrer les nouvelles découvertes du XVII^e siècle autour de Leibniz et Newton. D'une manière générale l'écriture des mathématiques constitue les mathématiques elles-mêmes. À chaque découverte s'invente une écriture : la série des \aleph pour la théorie des transfinis de Cantor ; les signes d'appartenance \in , de réunion \cup ou d'intersection \cap pour la théorie des ensembles, ou encore les deux signes d'existence \exists et d'universel \forall pour la logique des quantificateurs. Encore aujourd'hui l'écriture des mathématiques n'a qu'un modèle : les *Éléments* d'Euclide malgré les fluctuations et les modifications tout au long des vingt-trois siècles d'évolution. C'est en cela que les mathèmes de Lacan ne s'identifient en aucune façon à une écriture strictement mathématique ; les mathématiques créent de nouveaux objets dans leur écriture même ; ce qui n'est pas le cas des mathèmes qui sont fixés dans leur écriture – une exception pourrait peut-être être envisagée pour les discours.

⁶ Un professeur de mathématiques n'est pas un mathématicien.

⁷ Voir la thèse de M. Sarfati, *La constitution de l'écriture symbolique mathématique*, Paris 1997.

⁸ M. Andler, « L'écriture des mathématiques » dans *Lieux de savoir*, Les mains de l'intellect, sous la direction de Christian Jacob, Albin Michel, 2011, pp. 845-863.

⁹ *In artem analyticem isagoge*, ou *Isagoge*, est l'ouvrage de François Viète, publié en 1591. Il est le premier livre où est fait un usage systématique des lettres pour désigner les inconnues et les paramètres d'une équation algébrique. (Voir Wikipédia article « *In artem analyticem isagoge* ».)

« En classe élémentaire, on apprend aux enfants à faire des additions et des divisions à partir de nombres réels. Il serait beaucoup plus délicat de leur apprendre à manipuler les nombres p-adiques. Pourquoi ? Parce qu'ils devraient avoir franchi un cap très important dans la pratique des mathématiques : celui du contact avec le réel¹⁰ », disait Alain Connes dans son livre *Matières à pensées*. Passage que j'ai lu et relu maintes fois mais toujours avec le même lapsus de lecture : « contrat » en lieu et place de « contact ». « Parce qu'ils devraient avoir franchi un cap très important dans la pratique des mathématiques : celui d'un *contrat* avec le réel », ai-je lu. C'est sans doute le mot de « réel » qui m'a fait faire cette erreur de lecture et je me soupçonne d'avoir substitué « psychanalyste » à « mathématicien » dans cette phrase. Qu'est-ce que le réel pour Alain Connes ? Il en donne une image, celle de la suite des nombres premiers qui « a une réalité plus stable que la réalité matérielle qui nous entoure ». C'est donc un au-delà de la réalité matérielle, une réalité qui s'impose à tous comme nécessaire. Lapsus qui semble a priori hors-sens mais qui s'éclaire de ses résonances avec les différentes formules de Lacan sur les mathématiques et le réel, dont celle-ci : « La mathématisation seule atteint un réel et c'est en quoi c'est compatible avec notre discours, discours analytique¹¹. »

Le nœud borroméen est d'abord pour Lacan une écriture, il l'a maintes fois répété, du moins l'a-t-il utilisé comme une écriture, je pars de là. « Une écriture » n'est pas « L'écriture », une écriture qui n'est pas seulement à lire mais aussi à manipuler avec des ronds de ficelle, des boudins (tores), réels. C'est pour cette raison que je me permets de qualifier ce nœud borroméen comme « nœud borroméen de Lacan ». J'appelle nœud borroméen de Lacan le nœud borroméen dont Lacan a fait écriture, écriture de la psychanalyse et de sa clinique ; « une écriture qui, dit-il, supporte un réel¹² ». Pour autant je pense qu'il ne s'agit pas du même réel pour les mathématiques ou pour les mathématiciens que pour la psychanalyse.

Rappelons-nous que Lacan fait du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, les trois registres « essentiels de la réalité humaine » dès

¹⁰ Cité par Gilles Chatenay dans *Le réel en mathématiques*, Agalma éditeur, Paris, 2004, p. 212. J.-P. Changeux, A. Connes, *Matière à pensées*, Éd Odile Jacob, coll. Points, 1992, p. 34.

¹¹ *Encore, op. cit.* p., 118.

¹² J. Lacan, *RSI*, séance du 17 décembre 1974 (inédit).

sa conférence du 8 juillet 1953¹³. C'est « une sorte de préface ou d'introduction à une certaine étude de la psychanalyse¹⁴ », précisait-il à cette occasion. À l'évidence, les auditeurs ne s'y sont pas trompés, tel Didier Anzieu qui demandait à Lacan lors de la discussion, si ce qu'il proposait ce jour-là n'était rien de moins qu'un « changement de modèle permettant de penser les données cliniques¹⁵ ». Il ne croyait pas si bien dire. À la fin cette conférence Lacan déplie un algorithme de la cure qui, dit-il, décrit « comment une analyse pourrait, très schématiquement, s'inscrire depuis son début jusqu'à la fin » et qui se formalise par une suite à deux termes pris parmi les trois, R, S et I alternant minuscule et majuscule :

$$rS - rI - iI - iR - iS - sS - sI - sR - rR - rS$$

et, dit-il, « une analyse peut comprendre plusieurs fois ce cycle¹⁶ ». Avec l'écriture borroméenne Lacan y a ajouté une troisième dimension.

Qu'est-ce que le nœud permet d'écrire et qu'est-ce qu'il permet d'entendre de la clinique ? C'est la clinique qui m'a répondu à cette dernière question.

C'est donc par un peu de clinique que je vais terminer mon propos.

Il s'agit d'un monsieur d'une cinquantaine d'années, à l'époque, qui a vu sa vie basculer à un moment très difficile de son analyse. Au cours du travail, se sont dégagés trois fils qui se sont entrecroisés deux à deux et qui ont fini par se défaire tous les trois en même temps.

Le premier, dont je ne peux que donner quelques éléments, concerne son nom patronymique.

Sa mère divorce de son père biologique, appelons-le M. Dupond, alors qu'il avait sept ans et se remarie quelques années plus tard avec un monsieur qui n'adopte pas les deux enfants tout de suite (il a un frère un peu plus jeune que lui de ce premier mariage de sa mère) et qui lui est présenté sous un faux nom, un nom qui n'était pas le sien. Je vais appeler ça un « nom d'emprunt » qui va avoir toute sa valeur signifiante. Un nom, en tout cas, qu'il ne fallait pas dire tout de suite.

¹³ J. Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » dans *Des noms-du-père*, Paris 2005, Le Seuil.

¹⁴ *Ibid.*, p. 11.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 58-59.

¹⁶ *Ibid.*, p. 48.

Le jeune garçon ayant, pendant de nombreuses années, entendu pis que pendre de son père biologique, décide un jour de se faire appeler par les deux noms bien avant l'adoption légale qui ne viendra que beaucoup plus tard. C'est donc un nom d'usage ; on va l'appeler Pierre Dupond-Durant.

Puis vient l'adoption simple qui lui permet de porter les deux noms.

On en est donc à un Monsieur Pierre Dupond-Durant qu'il va traîner pendant des dizaines d'années.

Puis vient, beaucoup plus tard, l'adoption plénière. Il est alors en droit de porter le nom du père adoptant et de faire ses papiers officiels d'identité sous le nom de Pierre Durant. Ce qu'il laisse encore traîner de longues années.

Second fil, qui s'entrecroise avec le premier, celui de sa vie amoureuse et familiale.

Entre-temps, car tout cela a pris beaucoup de temps, il rencontre une femme avec laquelle il a un fils à qui il donne son nom légal de l'époque donc le nom de son père biologique auquel il accole pour les formalités simples de la vie courante le nom du père adoptant. Nous voici donc avec deux Dupond-Durant, père et fils.

La vie familiale se déroule on ne peut mieux, une femme aimante de son mari et mère en adoration devant son fils d'une part, un père amoureux de sa femme et qui affectionnait ce petit garçon plein de vie et de malice, d'autre part.

Troisième fil, celui de sa vie professionnelle qui va s'entrecroiser avec les deux premiers.

Après ses études supérieures à Paris, il part, pour quelques années à l'étranger puis revient en France dès qu'il obtient la nationalité du pays en question. Il ouvre alors sa propre société qui porte son double nom Société Dupond-Durant, gagne quelques contrats assez conséquents, recrute et fait relativement bien tourner sa boutique. Avec cette réserve qu'il omet de payer en temps voulu les cotisations sociales, les assurances, les impôts et autres obligations du même acabit. Il commence alors à emprunter à gauche pour rembourser à droite. Le circuit de la dette étant relativement facile à retracer.

Il emprunte d'abord à sa banque puis à sa femme pour rembourser la banque enfin à ses parents pour rembourser sa femme. Ayant fait plusieurs fois le tour, le circuit tourne court et la justice y met son veto. La société est mise en liquidation.

Il y a donc trois fils : l'argent – c'est à dire la dette, l'amour, et le nom qui vont s'entrecroiser dans des dessus-dessous qu'il ne serait pas très compliqué de retracer.

Et puis, longtemps après l'adoption plénière et donc l'officialisation du nom patronymique, il décide de raconter à son fils l'histoire de sa généalogie. Il le prend entre quatre yeux, lui raconte sa vie, essaye, autant que faire se peut de le rasséréner sur le fait que ses grands-parents paternels, avec qui le gamin entretient une relation de très grande proximité, ne le sont que de nom et conclut la discussion avec cette phrase très énigmatique dans le contexte de son échange avec le gamin : « Chez nous, on ne se sépare pas. » Sitôt dit sitôt pris au mot, le soir même sa femme lui annonce qu'elle veut le quitter. Qu'elle ne l'aime plus, qu'elle en a marre de ses dettes et de cette maison qui n'en finit pas de ne pas être rénovée, de cette vie de semblant dans laquelle ils sont depuis plusieurs années.

Il en arrive donc à cette situation pour le moins insensée au moment où il se sépare, je vais dire « légalement » de son nom de naissance et assume pleinement le nom de son père adoptif, sa société est mise en liquidation et sa femme le quitte. Mais on peut prendre les choses par un autre bout. Au moment où la liquidation de sa société est actée, il annonce à son fils que celui-ci va avoir à changer de nom et que par ailleurs sa femme lui annonce leur séparation. Alors que rien n'annonçait une pareille rupture. Rien ? Ou n'a-t-il jamais voulu en repérer les signes avant-coureurs ? Réfléchissant sur cette « coïncidence » entre sa phrase dite le matin à son fils (« chez nous on ne se sépare pas ») et l'annonce de sa femme le soir même, il se bat la coulpe en déplorant : « Je suis vraiment trop con, je lui ai offert le mot sur un plateau d'argent. » « Sur un plateau d'argent ? », je souligne. Patatras, fermez le ban ! Les questions d'argent ayant bien souvent pris le pas, avec le temps, sur les affaires sexuelles et amoureuses dans leur couple. Mais pourquoi avoir dit cela à son fils ? Alors que l'essentiel de son enfance avait été passée dans la séparation. Pourquoi avoir dit cela, au moment où il lui annonçait qu'il se séparait de son nom de naissance ?

Ce sont donc trois fils qui se croisent et s'entrecroisent, qui se tissent, voire qui se tressent ou qui se nouent : I l'amour, R l'argent (ou la dette) et S le nom.

C'est bien sûr la simultanéité des événements qui m'ont amené à penser les choses de cette manière. Une tresse qui s'est défaits, c'est sa « dé-tresse » comme il l'a lui-même dit. Dis-moi comment tu te défais,

je te dirais comme tu avais été faite. C'est de la manière dont ces trois brins se sont dénoués que s'est éclairée la façon dont ils avaient été noués.

Simultanéité, coïncidence, hasard seraient les mots qui me seraient venus en tête si le nouage borroméen n'avait pas été introduit dans le discours analytique. Ce « hasard » est cette touche du réel qui a été rencontrée par le sujet dans ce moment de « dénouage » mais qui ne fut pas un dénouement. Un « ratage » dans le nouage a permis ce dénouage, une faute qui ne s'est pas produite « par hasard » et qui tend, comme le dit Lacan dans le séminaire *Le sinthome*, « à vouloir exprimer quelque chose, non pas seulement que le sujet sait¹⁷ » mais qu'il ne veut pas savoir, qu'il feint d'ignorer.

Le nœud borroméen succède à l'écriture des « mathèmes » des discours et à l'écriture logique des formules de la sexuation. Il n'en prend pas la place car il ne vient pas remplir la même fonction ; il vient écrire, il peut écrire ce qu'aucune des écritures précédentes dans l'enseignement de Lacan ne venait écrire à part bien sûr l'écriture courante alphabétique à savoir l'écriture de la cure psychanalytique ; on en a de nombreux exemples dans la littérature analytique récente.

Lacan a fait de cet objet, qui n'était pas encore mathématisé à son époque, une écriture qu'il a destiné à renouveler la manière de rendre compte de la cure et de la structure ; mais en renouvelant la manière d'en rendre compte ne renouvelle-t-il pas la manière d'entendre la cure elle-même ?

¹⁷ J. Lacan, Le séminaire, Livre XXIII *Le sinthome*, Paris 2005, Le Seuil, p. 148.